

à cet égard n'a d'importance politique que lorsqu'ils peuvent influencer réellement la politique de leur gouvernement.

Pour le Canada en particulier, ceux avec qui j'ai parlé ont exprimé leur haute estime; ils admirent ce que nous avons accompli en temps de guerre et de paix. Ils n'ignorent pas, soit dit en passant, notre situation stratégique comme leurs voisins de l'autre côté du pôle. M. Khrouchtchev a déclaré en effet que, s'il y avait jamais une autre guerre mondiale, le Canada ne jouirait d'aucune immunité géographique contre les attaques. Il croyait que cela devrait nous rendre d'autant plus désireux d'être en bons termes avec nos deux voisins.

J'ai répondu que nous nous rendions très bien compte de notre situation stratégique, ainsi que du fait que nous ne pourrions jamais nous sentir vraiment en sécurité si l'un ou l'autre de nos voisins se montrait hostile à notre égard, ou l'un des deux à l'égard de l'autre.

Je leur ai fait comprendre, toutefois, qu'en venant en Russie pour étudier la possibilité de régler nos différends et de multiplier nos échanges commerciaux et tous autres contacts, nous ne songions pas du tout à desserrer les liens historiques et amicaux qui nous unissent à des nations avec qui nous entretenons des relations étroites et cordiales depuis de longues années.

Qu'est-ce que j'ai retiré de mon voyage en Russie?

D'abord, une meilleure compréhension du grand abîme d'ignorance et d'erreurs qui sépare le monde communiste du nôtre.

Incompréhension

Cette ignorance et ces erreurs ne se trouvent pas toutes, bien entendu, d'un seul côté. Mais de leur côté elles sont colossales, presque pathétiques et certainement dangereuses.

Les Soviétiques jugent la politique et les buts occidentaux, surtout américains, d'après des articles de journaux qui ne montrent qu'un côté, le plus sensationnel, de la vie dans les pays libres.

Il paraît tout à fait impossible de convaincre les dirigeants soviétiques, qui semblent baser sur de tels renseignements la crainte qu'ils affirment éprouver à notre égard, que ces récits sont faussés et représentent mal la vie dans les pays libres.

J'ai dit à M. Khrouchtchev que, dans l'Occident, nous arrivons à la vérité par le choc des opinions diverses, qui peuvent et

doivent toutes être exprimées. Cela n'avait aucun sens pour lui.

Pareillement, lorsque j'ai soutenu (il avait parlé de la menace constituée par les bases américaines) qu'un parti communiste dans n'importe quel pays est un motif de crainte parce qu'il constitue une base russe, sa réaction immédiate et naturelle fut de me dire que c'était là une question purement nationale et que, si nous ne prenions pas de mesures efficaces à l'égard de ce que nous considérons comme une menace, ainsi que le feraient certainement les Russes, cela nous regardait. Comme tout dirigeant communiste, il trouvait incompréhensible qu'un groupe eût le droit d'exprimer des vues que détestaient la grande majorité des gens.

Devant tout cela, que devrions-nous faire? Nous devrions tenir ferme contre toute tactique ayant pour but de nous diviser, nous affaiblir et nous détruire, par des menaces ou par la cajolerie.

Cependant, nous ne devrions rien faire, par des paroles ou par des mesures provocantes, pour accroître cette peur de l'Occident que les Soviétiques affirment ressentir, croyant sincèrement ou non, à une menace contre la paix.

Nous devrions nous rappeler aussi que, pour les dirigeants soviétiques, coexister pacifiquement signifie coexister en concurrence et que dans cette concurrence, où ils comptent l'emporter, ils n'obéissent qu'à leurs propres règles.

C'est pourquoi je croyais volontiers M. Khrouchtchev et les autres lorsqu'ils me disaient, comme ils le faisaient souvent, qu'ils désirent la paix ou, si vous voulez, un intervalle de paix.

La grande raison qui pousse ces hommes à désirer la paix est qu'ils se croient devant l'alternative de la paix ou de la destruction universelle,—et ce ne sont pas des Hitlers prêts à se suicider. Ils sont persuadés aussi, comme M. Khrouchtchev l'a avoué franchement, que dans un climat international plus paisible les nations libres perdront sur leurs concurrents, parce qu'elles n'accepteront pas les sacrifices qu'entraînent de longs préparatifs de défense. Par conséquent leurs coalitions, en particulier l'OTAN, se désagrégeront. Les communistes, m'a-t-on assuré, supportent les sacrifices mieux que nous; ils sont plus endurants, plus disciplinés et plus patients lorsqu'il faut soutenir un long effort. La société communiste serait par conséquent supérieure à la société capitaliste dans une coexistence pacifique d'où la concurrence ne serait pas exclue.

(Voir la suite à la page 343)